

—Je serai ton père ! répéta doucement l'enfant.

—Excusez-le, dit sa mère, il a toujours été seul, il est bien petit encore, tout ce monde l'intimide ; plus tard, milord, il comprendra mieux vos douces paroles.

Mais je regardais l'enfant, je l'examinais en silence, je me rappelais mes sinistres craintes. Hélas ! ces craintes se changèrent en certitude ; l'horrible saisissement éprouvé par Eva Meredith pendant sa grossesse, avait eu des suites funestes pour son enfant, et une mère seule, dans sa jeunesse, son amour et son inexpérience, avait pu si longtemps ignorer son malheur.

En même temps que moi et comme moi, lady Mary regardait l'enfant.

Je n'oublierai de ma vie l'expression de sa physionomie : elle était debout, son regard perçant était arrêté sur le petit William, et semblait pénétrer jusqu'au cœur de l'enfant. A mesure qu'elle regardait, ses yeux dardaient des éclairs, sa bouche s'entr'ouvrait comme pour sourire, sa respiration était courte et oppressée, comme lorsque l'on attend une grande joie. Elle regardait, regardait... Il y avait sur son visage espoir, doute, attente... Enfin, sa haine fut clairvoyante, un cri de triomphe intérieur s'échappa de son cœur, mais ne dépassa pas ses lèvres. Elle se redressa, laissa tomber un regard de dédain sur Eva, son ennemie vaincue, et redevint impassible.

Lord J. Kysington, fatigué des émotions de la journée, nous renvoya de son cabinet. Il resta seul toute la soirée.

Le lendemain, après une nuit agitée, quand je descendis chez lord J. Kysington, toute sa famille était déjà réunie autour de lui ; lady Mary tenait le petit William sur ses genoux : c'était le tigre qui tenait sa proie.

—Mon bel enfant, disait-elle, regardez, milord, ces soyeux cheveux blonds ! comme le soleil les rend brillants !... Mais, chère Eva, est-ce que votre fils est toujours aussi taciturne ? Il n'a pas le mouvement, la gaieté de son âge.

—Il est toujours triste, répondit Mme Meredith. Hélas ! près de moi, il ne pouvait apprendre à rire !

—Nous tâcherons de l'amuser, de l'égayer, reprit lady Mary. Allons, cher enfant, embrasse ton grand-père ! tendez-lui les bras, dis-lui que tu l'aimes.

William ne bougea pas.

—Ne sais-tu pas comment on embrasse ? Harry, mon ami, embrassez votre oncle, et donnez un bon exemple à votre cousin.

Harry s'élança sur les genoux de lord Kysington, lui passa les deux bras autour du cou, et dit :

—Je vous aime, mon oncle !

—A votre tour, mon cher William, reprit lady Mary.

William resta immobile, sans même lever les yeux vers son grand-père.

Une larme roula sur les joues d'Eva Meredith.

—C'est ma faute, dit-elle, j'ai mal élevé mon enfant.

Et, ayant pris William sur ses genoux, les pleurs qui s'étaient échappés de ses yeux tombèrent sur le front de son fils ; il ne les sentit pas et s'endormit sur le cœur oppressé de sa mère.

—Tâchez, dit lord Kysington à sa belle-fille, que William devienne moins sauvage.

—Je tâcherai, répondit Eva avec ce ton d'enfant soumis que je lui connaissais depuis longtemps, je tâcherai, et peut-être réussirai-je, si lady Mary veut avec bonté me dire ce qu'elle a fait pour rendre son fils si heureux et si gai.

Puis la mère désolée regarda Harry, qui jouait près du fauteuil de lord J. Kysington, et son regard rebomba sur son pauvre enfant endormi.

—Il a souffert même avant de naître, murmura-t-elle ; nous avons tous deux été bien malheureux ; mais je vais essayer de ne plus pleurer pour que mon William soit gai comme les autres enfants.

Deux jours s'écoulèrent, deux jours pénibles, pleins de troubles cachés, pleins d'une morne inquiétude. Le front de lord Kysington était soucieux, son regard par moments m'interrogeait. Je détournais les yeux pour éviter de répondre.

Le matin du troisième jour, lady Mary entra avec des jouets de toute sorte qu'elle apportait aux deux enfants. Harry s'empara d'un sabre et courut par la chambre en poussant mille cris de joie. William resta immobile, tenant dans ses petites mains les jouets qu'on lui donnait, mais il n'essaya pas d'en faire usage ; il ne les regarda même pas.

—Tenez, milord, dit lady Mary à son frère, prenez ce livre de gravures et donnez-le à votre petit-fils, peut-être son attention sera-t-elle éveillée par les peintures qui s'y trouvent.

Puis elle conduisit William auprès de lord J. Kysington. L'enfant se laissa faire, marcha, s'arrêta, et resta comme une statue là où on le plaça.

Lord Kysington ouvrit le livre. Tous les yeux se tournèrent vers le groupe que formaient en ce moment le vieillard et son fils. Lord Kysington était sombre, silencieux, sévère ; il tourna lentement plusieurs pages, s'arrêtant à chaque image et regardant William, dont les yeux fixes ne s'étaient pas même dirigés vers le livre. Lord Kysington tourna encore quelques feuillets, puis sa main devint immobile, le livre glissa de ses genoux à terre, et un morne silence régna dans la chambre.

Lady Mary s'approcha de moi, se pencha comme pour me parler à l'oreille, mais d'une voix assez haute pour être entendue de tous : —Mais cet enfant est idiot ! docteur, me dit-elle.

Un cri lui répondit. Eva se leva comme si la foudre l'eût atteinte, et, saisissant son fils qu'elle serrait convulsivement sur sa poitrine.

—Idiot ! s'écria-t-elle, tandis que son regard brillait pour la première fois du plus vif éclat ; idiot ! répéta-t-elle, parce qu'il a été malheureux toute sa vie, parce qu'il n'a vu que des larmes depuis que ses yeux sont ouverts ! parce qu'il ne sait pas jouer comme votre fils, qui a toujours eu de la joie autour de lui ! Ah ! madame, vous insultez le malheur ! Viens, viens, mon enfant ! s'écria Eva tout en larmes. Viens, éloignons-nous de ces cœurs sans pitié, qui n'ont que des paroles dures pour notre infortune !

Et la malheureuse mère, emportant son enfant, monta rapidement dans sa chambre. Je la suivis. Elle posa William à terre, et, s'agenouillant devant ce petit enfant :

—Mon fils ! mon fils ! s'écria-t-elle.

William s'avança vers elle et vint appuyer sa tête sur l'épaule de sa mère.

—Docteur, s'écria-t-elle, il m'aime, vous le voyez ! il vient à moi quand je l'appelle ; il m'embrasse ! Ses caresses ont suffi à ma tranquillité, à mon triste bonheur ! Mon Dieu ! ce n'était donc pas assez ! Mon fils, parle-moi, rassure-moi ! Trouve un mot consolant, un seul mot à dire à ta mère au désespoir ! Jusqu'à présent, je ne t'ai demandé que de me rendre les traits de ton père et de me laisser du silence pour que je puisse pleurer sans contrainte. Aujourd'hui, William, il me faut des paroles de toi ! Ne vois-tu pas mes larmes, ma terreur ? Cher enfant, toi si beau, si pareil à ton père, parle, parle-moi !

Hélas ! hélas ! l'enfant resta sans mouvement, sans effroi, sans intelligence ; un sourire seulement, un sourire horrible à voir effleura ses lèvres. Eva cacha sa figure dans ses deux mains et resta à genoux sur la terre. J'entendis longtemps le bruit de ses sanglots.

Alors je demandai au ciel de m'inspirer des pensées consolantes qui pussent apporter à cette pauvre mère une lueur d'espoir. Je lui parlai de l'avenir, de guérison à attendre, de changement possible, probable ; mais l'espérance ne se prête guère au mensonge. Là où elle n'existe pas, elle ne se laisse pas entrevoir. Un coup terrible, un coup mortel avait été porté, et Eva Meredith venait de comprendre toute la vérité.

A dater de ce jour, un seul enfant descendit chaque matin dans le cabinet de lord Kysington. Deux femmes y venaient, mais une seule semblait vivre, l'autre se taisait comme ceux qui sont morts ; l'une disait : Mon fils, l'autre ne parlait jamais de son enfant ; l'une portait le front haut, l'autre avait la tête inclinée sur sa poitrine pour mieux cacher ses larmes ; l'une était belle et brillante, l'autre était pâle et vêtue de noir. La lutte était finie. Lady Mary triomphait.

On laissait Harry jouer sous les yeux d'Eva Meredith ; c'était cruel. Sans prendre souci des angoisses de cette femme, on amenait Harry répéter des leçons en présence de son oncle ; on vantait ses progrès. La mère ambitieuse calculait toutes choses pour consolider le succès, et, tandis qu'elle avait de douces paroles, de feintes consolations pour Eva Meredith, elle lui torturait le cœur à chaque instant du jour. Lord Kysington, frappé dans ses plus chères espérances, avait repris la froide impassibilité qui m'avait tant effrayé. Maintenant c'était, je le voyais, le dernier mot de son caractère, c'était la pierre qui scelle un tombeau. Strictement poli envers sa belle-fille, il n'avait pour elle nulle parole d'affection ; la fille du planteur américain ne pouvait trouver de place dans son cœur que comme mère de son petit-fils. Cet enfant, il le regardait comme n'existant pas. Lord Kysington fut plus que jamais sombre, taciturne, regrettant peut-être d'avoir cédé à mes instances, et d'avoir donné à sa vieillesse une émotion si pénible et désormais inutile.

(La fin au prochain numéro.)

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Ses effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille. Exiger la véritable qui porte le fac-simile de CURTIS et PERKINS sur l'enveloppe extérieure. En vente chez tous les pharmaciens. 25 cents la bouteille. Se méfier des contrefaçons.

La Pacacée Domestique de Brown

Est le tue-douleur le plus efficace du monde. Elle vivifiera infailliblement le sang, qu'elle soit employée à l'usage interne ou à l'usage externe, et soulagera plus sûrement tout mal chronique ou aigu que tout autre tue-douleur. Elle a deux fois autant de force qu'aucune autre préparation semblable. Elle guérit la douleur au côté, au dos ou aux intestins, le mal de gorge, les rhumatismes, les maux, et c'est le grand tue-douleur. LA PACACÉE DOMESTIQUE DE BROWN devrait être dans chaque famille. Une petite cuillerée de la Pacacée dans un verre d'eau chaude (sucre si l'on veut), prise au moment de se coucher, fera disparaître un rhume. 25 cents la bouteille.

Les maladies

Des enfants, attribués à d'autres causes sont souvent occasionnés par les vers. Les PASTILLES VERMIFUGES DE BROWN ou pastilles contre les vers, ne peuvent faire aucun mal à l'enfant le plus délicat. Cette très-précieuse combinaison a été employée avec succès par les médecins, et reconnue absolument infaillible contre les vers et inoffensive pour les enfants. 25 cents la boîte.

UNE PECHE EFFROYABLE

Jules Verne vient de publier un nouveau volume. Nous lui empruntons le récit, absolument véridique, d'une pêche effroyable.

Le capitaine Hull, désolé d'avoir manqué sa fortune en commandant un baleinier qui avait manqué sa pêche, veut prendre sa revanche tout en faisant voile vers l'Amérique. Une jubarte (sorte de baleine) apparaît ; il saute dans une barque avec quelques hommes de son équipage et poursuit le gigantesque animal, confiant pour un instant, son navire à un novice de quinze ans.

—Y sommes-nous, garçons ? murmura le capitaine Hull.

—Oui, répondit Howick, en assurant solidement son aviron dans ses larges mains.

—Accoste ! accoste !

Le maître d'équipage obéit à l'ordre, et la baleinière vint ranger l'animal à moins de dix pieds.

Celui-ci ne se déplaçait plus et semblait dormir. Les baleines que l'on surprend ainsi pendant leur sommeil offrent une prise plus facile, et il arrive souvent que le premier coup qui leur est porté les frappe mortellement.

Mais, en ce moment, un cri du maître d'équipage fit comprendre pourquoi la baleine était depuis si longtemps et si extraordinairement immobile à la surface de la mer.

—Un baleineau ! dit-il.

En effet, la jubarte, après avoir été frappée du harpon, s'était presque entièrement chavirée sur le flanc, découvrant ainsi un baleineau qu'elle était en train d'allaiter.

Cette circonstance, le capitaine Hull le savait bien, devait rendre beaucoup plus difficile la capture de la jubarte. La mère allait évidemment se défendre avec plus de fureur, tant pour elle-même que pour protéger son "petit"—si toutefois on peut appliquer cette épithète à un animal qui ne mesurait pas moins de vingt pieds.

Cependant, ainsi qu'on eût pu le craindre, la jubarte ne se précipita pas immédiatement sur l'embarcation, et il n'y eut pas lieu, afin de prendre la fuite, de couper brusquement la ligne qui la rattachait au harpon. Au contraire, et comme cela arrive la plupart du temps, la baleine, suivie du baleineau, plongea par une ligne très oblique d'abord ; puis, se relevant d'un bond énorme, elle commença à filer entre deux eaux avec une extrême rapidité.

La poursuite, ou plutôt le remorquage, avait commencé. La baleinière, dont les avirons avaient été relevés, filait comme une flèche en roulant sur le dos des lames.

Howick la maintenait imperturbablement, malgré ses rapides et effroyantes oscillations.

Le capitaine Hull, l'œil sur sa proie, ne cessait de faire entendre son éternel refrain :

—Veille bien, Howick, veille bien ! et l'on pouvait être assuré que la vigilance du maître d'équipage ne serait pas mise en défaut.

Toutefois, la jubarte ne semblait pas devoir s'arrêter dans sa fuite, ni vouloir la modérer. La seconde ligne fut donc amarée au bout de la première, et elle ne tarda pas à être entraînée avec la même vitesse.

Au bout de cinq minutes, il fallut rebouter la troisième ligne, qui s'engagea sous les eaux.

La jubarte ne s'arrêtait pas. Le harpon n'avait évidemment pas pénétré dans quelque partie vitale de son corps. On pouvait même observer, à l'obliquité plus accusée de la ligne, que l'animal, au lieu de revenir à la surface, s'enfonçait dans les couches plus profondes.

—Diable ! s'écria le capitaine Hull, mais cette coquille-là nous mangera nos cinq lignes !

A la troisième ligne, il fut bientôt nécessaire de joindre la quatrième, et cela ne se fit pas sans inquiéter quelque peu les matelots touchant leur futur part de prise.

—Diable ! diable ! murmurait le capitaine Hull, je n'ai jamais vu cela ? Sata-née jubarte !

Enfin, la cinquième ligne dut être prise dehors, et déjà elle était à demi filée, lorsqu'elle sembla faiblir.

—Bon ! bon ! s'écria le capitaine Hull. La ligne est moins tendue ! La jubarte se fatigue !

Cependant, ainsi qu'on l'avait prévu, la jubarte était revenue respirer à la surface de l'eau avec le harpon toujours fixé dans son flanc. Elle restait à peu près immobile alors, semblant attendre son baleineau, que cette course furieuse avait dû distancer.

Le capitaine Hull fit force de rames afin de la rejoindre, et bientôt il n'en fut plus qu'à une faible distance.

Deux avirons furent relevés, et deux matelots s'armèrent, ainsi que l'avait fait le capitaine, de longues lances, destinées à frapper l'animal.

Howick manœuvra habilement alors, et se tint prêt à faire évoluer rapidement l'embarcation, pour le cas où la baleine reviendrait brusquement sur elle.

—Attention ! cria le capitaine Hull. Pas de coups perdus ! Visez bien, garçons ! Y sommes-nous, Howick ?

L'embarcation se rapprocha encore. La jubarte ne faisait que tourner sur place. Son baleineau n'était plus auprès d'elle et peut-être cherchait-elle à le retrouver.

Soudain, elle fit un mouvement de queue qui l'éloigna d'une trentaine de pieds.

Allait-elle donc fuir encore, et faudrait-il reprendre cette interminable poursuite à la surface des eaux ?

—Attention ! cria le capitaine Hull. La bête va prendre son élan et se précipiter sur nous ! Gouverne, Howick, gouverne.

La jubarte, en effet, avait évolué de manière à se présenter de front à la baleinière. Puis, battant violemment la mer de ses énormes nageoires, elle fondit en avant.

Le maître d'équipage, qui s'attendait à ce coup direct, évolua de telle façon que la jubarte passa le long de l'embarcation, mais sans l'atteindre.

Le capitaine Hull et les deux matelots lui portèrent trois vigoureux coups de lance au passage, en cherchant à frapper quelque organe essentiel.

La jubarte s'arrêta, et, rejetant à une grande hauteur deux colonnes d'eau mêlées de sang, elle revint de nouveau sur l'embarcation, bondissant pour ainsi dire, effroyante à voir.

Il fallait que ces marins fussent des pêcheurs déterminés pour ne pas perdre la tête en cette occasion.

Howick évita encore adroitement l'attaque de la jubarte, en lançant l'embarcation de côté.

Trois nouveaux coups, portés à propos, firent encore trois nouvelles blessures à l'animal. Mais, en passant, il frappa si rudement l'eau de sa formidable queue, qu'une lame énorme s'éleva, comme si la mer se fût démontée subitement.

La baleinière faillit chavirer, et, l'eau embarquant par-dessus le bord, elle se remplit à demi.

Mais la baleinière, à demi pleine d'eau, ne pouvait plus manœuvrer avec la même facilité. Dans ces conditions, comment éviterait-elle le choc qui la menaçait ? Si elle ne gouvernait plus, à plus forte raison ne pouvait-elle fuir.

Et d'ailleurs, si vite qu'eût été poussée cette embarcation, la rapide jubarte l'aurait toujours rejointe en quelques bonds. Il n'y avait plus maintenant à attaquer, il y avait à se défendre.

Le capitaine Hull ne s'y méprit point.

La troisième attaque de l'animal ne put être entièrement parée. En passant, il frôla la baleinière de son énorme nageoire dorsale, mais avec tant de force, qu'Howick fut renversé de son banc.

Les trois lances, malheureusement déviées par l'oscillation, manquèrent cette fois leur but.

—Howick ! Howick ! cria le capitaine Hull, qui avait en lui-même peine à se retenir.

—Présent ! répondit le maître d'équipage en se relevant.

Mais il s'aperçut alors que, dans sa